

XYZ. La revue de la nouvelle



Le manuscrit

Anna Caron

Numéro 60, hiver 1999

L'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, A. (1999). Le manuscrit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (60), 81–92.

Le manuscrit

Anna Caron

Toute cette histoire a commencé par une pièce de théâtre pas comme les autres, une sorte de rituel ou de cérémonie aux intentions obscures. Peu de gens acceptèrent de s'y rendre : ce genre d'activité cadrait mal avec les habitudes culturelles de cette petite ville de province, qui connaissait mieux la foire agricole et la fanfare locale. Quelques-uns se déplacèrent tout de même. Par un soir d'été basculant vers l'automne, ils se rassemblèrent en petites grappes bavardes devant l'église, attendant que les portes s'ouvrent et que le spectacle commence. J'étais là, moi aussi, un peu à l'écart, curieuse de voir ce qu'ils allaient présenter, ces gens de la Capitale.

Mais je n'assistai pas à la représentation. À la dernière minute, un ami s'amena, qui voulait à tout prix me raconter ses affaires de cœur. À ce que je me souvienne, il s'agissait d'une banale histoire d'amour qui tournait au vinaigre. Et je me suis laissée entraîner. J'aurais pu résister, franchir le seuil de l'église et m'asseoir dans la pénombre avec les autres. Mais il y a des moments où l'on se laisse ainsi ballotter au gré des événements sans rien décider vraiment. Si j'étais entrée ce soir-là, au lieu de dériver vers cet hôtel sordide où nous bûmes de la bière une partie de la nuit, j'aurais peut-être vu les événements sous un angle différent par la suite.

Tout ce que je sais, au fond, de ce spectacle, c'est le peu qu'on m'en a raconté. Et, au moment où j'ai sérieusement commencé mon enquête, les gens ne voulaient plus rien savoir de cette affaire. Rien ne prouve, non plus, que ceux qui ont parlé n'ont pas essayé de m'aiguiller sur de fausses pistes. Pourtant, j'ai l'intuition que cette pièce de théâtre est au cœur de ce qui s'est

passé dans cette ville et que c'est en partant de là qu'il faudra, un jour, reprendre les recherches.

Peu de temps après le spectacle, la ville a commencé à sombrer dans le mystère. C'était une impression diffuse au début, un malaise, quelque chose de difficile à définir. Certains se mirent à entendre, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, des sons étranges : percussions, tam-tam, roulements de tambours. Quand cela se produisait, ils restaient figés sur place comme des statues, l'œil fixe et l'air absent. On avait beau leur parler, les toucher, les secouer, rien ne parvenait à les ramener à la réalité. Quand ils reprenaient leurs esprits, ils évoquaient une musique inconnue venue de nulle part et de partout à la fois, s'étonnant que leur entourage n'ait rien entendu. On pouvait lire dans leurs yeux un mélange de fascination et de crainte, comme s'ils avaient abordé quelque contrée fabuleuse dont ils auraient eu très peur, par ailleurs, de ne jamais pouvoir revenir. Aucun d'entre eux n'aurait su dire ce qu'il avait vu ; nul ne se souvenait d'autre chose que de cette musique.

Croyant à des hallucinations et craignant par-dessus tout la risée publique, ni les victimes ni leurs proches n'eurent tendance à ébruiter la chose. À coups d'allusions, de confidences qui vous échappent, de propos entendus au hasard d'une conversation, toute la ville ne tarda cependant pas à savoir que des citoyens avaient perdu les pédales. La vérité était d'autant plus difficile à cacher que ceux qui avaient entendu la musique en guettaient malgré eux le retour, négligeant de plus en plus leur travail, leur famille et les obligations élémentaires du quotidien.

Puis il y eut des incidents. Une nuit, un lot de montres disparaît de chez le bijoutier sans qu'on puisse constater la moindre trace d'effraction ; le commerçant est dans tous ses états car les assurances vont refuser de payer. Quelques jours plus tard, l'approvisionnement en eau est coupé et, pendant que les responsables s'affairent à rechercher la cause de la panne, le service se rétablit de lui-même. Le lendemain, l'électricité fait des siennes : des ampoules grillent par dizaines, des fusibles

sautent, des appareils se détraquent et d'autres, hors d'usage, se remettent mystérieusement en marche. Un matin, de petits animaux sont trouvés morts et les examens pratiqués par la clinique vétérinaire ne révèlent aucune trace d'empoisonnement ou de cruauté, ni aucun symptôme de maladies connues. Curieusement, les bêtes se sont donné rendez-vous pour mourir sur le parterre planté de grands arbres derrière l'église.

En un rien de temps, la rumeur se répandit que la ville était sous l'influence d'une Force. Les plus peureux firent des provisions et se barricadèrent chez eux, comme s'ils s'apprêtaient à soutenir un siège. Les trois policiers étaient sur les dents. Ne sachant qui ou quoi surveiller, ils gardaient l'œil ouvert, de jour comme de nuit, s'efforçant d'être partout à la fois. Les autorités hésitaient à demander du secours. Partagées entre la crainte de passer pour cinglées aux yeux de la Capitale et la hantise de déclencher le mécontentement populaire, elles n'arrivaient pas à décider de la conduite à adopter. Et puis, tout cela était si soudain et paraissait tellement irréel qu'on en venait à se méfier de ses perceptions. À plus forte raison, on n'arrivait pas à imaginer que la situation puisse durer : tôt ou tard, tout rentrerait dans l'ordre et on s'étonnerait d'avoir fait tant de boucan pour rien.

Pendant ce temps, les incidents continuaient : disparitions d'objets, pannes inexplicables, bagarres qui se déclenchaient sans raison. Des étrangers avaient été vus, semble-t-il, plusieurs soirs de suite au bar de l'hôtel Central. Après vérifications, ils n'étaient venus ni par l'autobus, ni par le train, n'avaient pris de chambre nulle part en ville et personne n'avait aperçu leur voiture. Aucun des marchands interrogés ne se rappelait leur avoir vendu quoi que ce soit. Quant au barman, il n'avait pas dessoûlé depuis des jours. Bien malin qui aurait pu en tirer quelque chose !



Rassemblés dans l'auditorium du collège, étudiants et professeurs, nous tenions un soir notre conférence hebdomadaire.

Nous avions l'habitude de nous rassembler comme ça, une dizaine parmi les élèves les plus brillants. Nous choissions un sujet et chacun, maître ou élève, s'exprimait librement. Ce soir-là, le groupe était moins nombreux qu'à l'habitude, certains ayant sans doute jugé prudent de rester chez eux. Bien sûr, il fut question de ce qui perturbait la ville.

Au départ, nous étions sceptiques quant à l'existence de la Force et d'avis qu'il fallait garder la tête froide : cette histoire devait être traitée comme une intrigue policière dont on trouverait tôt ou tard la solution. Le professeur de psycho fit un exposé sur l'hystérie collective, mettant les esprits en garde contre les excès d'imagination. Pourtant, devait-il admettre, la situation était tellement extraordinaire que même les hypothèses les plus invraisemblables se devaient d'être considérées avec soin. Mais peut-être une explication toute simple se trouvait-elle là, à portée de la main, attendant qu'on la cueille comme une rose, une explication si banale qu'on aurait pu passer à côté des centaines de fois sans la remarquer, jusqu'au jour où elle aurait sauté aux yeux de quelqu'un. Alors on se serait écrié : « Voilà la clef ! » Et l'énigme serait résolue.

L'orateur s'embrouillait un peu. Un bouillon d'impatience nous gagnait. Dès que le vieux prof se tut pour essuyer ses lunettes et reprendre son souffle, nous nous jetâmes dans la discussion. Les thèses les plus diverses furent amenées en explication aux phénomènes. Dans l'effervescence générale, tout devenait possible : des êtres venus d'une autre planète s'emparaient des cerveaux et nous manipulaient comme des pantins ; la population servait de cobaye à des essais clandestins de drogue ; quelqu'un, quelque part, s'exerçait à des pouvoirs paranormaux, influence à distance et télékinésie ; tout cela n'était que fumisterie émanant d'esprits malintentionnés, canulars, manipulation d'opinion ou hystérie collective. Tout y passa : le communisme, les revenants, la CIA, les ovnis. Étions-nous le jouet d'esprits désincarnés, la cible d'envoûtements ou les victimes innocentes de quelque expérience scientifique secrète ? À moins qu'il ne faille chercher la cause de

nos malheurs dans un dérèglement de la nature : champs de forces, radiations, présence d'éléments nocifs dans la nourriture, l'air que nous respirions ou l'eau que nous buvions...

La réunion se prolongea tard dans la nuit, étudiants et professeurs ayant apparemment perdu de vue les contraintes du lendemain matin. Un étudiant, qui gardait le silence depuis le début, dit tout à coup que la malédiction divine s'était abattue sur la ville, car c'était sacrilège d'avoir autorisé un spectacle satanesque dans l'église. Les rires et les blagues qui suivirent furent tels que l'étudiant se retira, ulcéré. Personne d'entre nous n'avait vu la pièce et l'incident fut clos... la réunion également, sans que rien de concluant puisse en être tiré.

Un fait passa inaperçu qui, peut-être, aurait dû nous frapper : c'était quand même curieux que nous ayons tous manqué la pièce. S'il y avait dans cette ville des mordus de culture, c'était bien nous. Et comme les événements artistiques étaient rares, chaque film projeté au Centre des loisirs, les moindres concerts d'amateurs ou représentations théâtrales réunissaient immanquablement la majorité du groupe. Or, chacun d'entre nous avait été écarté de la manifestation dans l'église par des circonstances diverses dont j'entrepris, plus tard, de faire le décompte : permissions refusées, fièvre soudaine, zèle inaccoutumé pour les travaux scolaires, sans compter l'ami en veine de confidences qui m'avait fait dériver de ma trajectoire ce soir-là.

Mais, sur le moment, la coïncidence nous échappa. Comme des enfants qui viennent de se raconter des histoires épouvantables, nous nous serrâmes les uns contre les autres pour rentrer chez nous, riant fort et parlant haut afin d'exorciser la peur et d'éloigner le danger.



Pendant que nous délibérions, à l'abri dans l'enceinte du grand auditorium, une jeune fille sortait dans la nuit. C'était une personne dans la vingtaine, très ordinaire, employée de la

Caisse populaire. Elle ne se droguait pas, ne prenait pas de médicaments, n'avait pas d'amoureux connu. Ce soir-là, elle passa un manteau sur son pyjama et enfila ses bottes sur ses pieds nus, comme elle le faisait souvent. Rien dans son comportement n'attira l'attention de ses parents. Il faut dire qu'en dépit de la panique sournoise qui gagnait la ville, certains continuaient leur petit train-train comme si de rien n'était, apparemment insensibles au climat général et hors d'atteinte des événements. C'était particulièrement vrai pour ces gens-là, des anglophones émigrés ici depuis peu. S'ils parlaient couramment le français et s'étaient intégrés sans heurt à la communauté, ils restaient à distance de nos problèmes, comme s'il s'agissait d'histoires de famille qui ne les concernaient pas et dans lesquelles il eût été malséant de s'immiscer.



La jeune fille marche dans la rue. On l'aurait aperçue, loin de son domicile, dans le quartier des commerçants. Elle ne porte rien dans ses mains, ne semble pas pressée. Elle avance simplement, comme absorbée dans ses pensées, indifférente à ce qui l'entoure. À proximité d'un bar, quelqu'un l'interpelle, mais elle ne se retourne pas et continue son chemin.

J'ai refait cent fois dans ma tête, jusqu'à les posséder par cœur, tous les trajets qu'elle a pu emprunter. Souvent, j'ai erré dans ces rues.

La ville s'est barricadée dans la peur, aux aguets derrière les rideaux clos, discrètement entrouverts et refermés à la hâte sur mon passage. Sans appréhension particulière, sans but défini, je vais telle une somnambule, menée par le fil invisible de mes pensées qui s'enroulent et se déroulent à l'infini, de la maison de la jeune fille à la rue des magasins où elle est passée sans reconnaître personne.

À quoi pouvait-elle songer, toute seule dehors ? Rêvait-elle d'un amant qui viendrait la chercher, l'arrachant à la monotonie

de cette ville et à son petit travail de caissière ? Ruminait-elle quelque peccadille de bureau qui, comme un mauvais repas, refusait de passer ? Avait-elle des projets, des rêves d'avenir ? Retournait-elle en pensée vers le pays de ses origines ou vers quelque paysage d'enfance dont la nostalgie persistait à la tourmenter malgré les années et les déracinements de sa vie ? Peut-être aussi ne pensait-elle à rien...

L'asphalte luit sous les lumières électriques. Je fais et refais la marche de la jeune fille, comme si à force de m'identifier au personnage, il était possible de saisir, de l'intérieur, ce qui la guidait ce soir-là vers son destin mystérieux. Parfois, ma tête résonne de rumeurs étranges, tambour ou tam-tam, je ne sais pas. Lui est-il arrivé, à elle aussi, de sentir que ses pas la menaient au bord du gouffre ? A-t-elle frissonné quand l'inexplicable l'a frôlée de son aile sombre ?

La jeune fille n'est jamais revenue. On l'a cherchée partout. Les policiers ont obtenu des renforts. On a fouillé tous les recoins de la ville, les arrière-cours et les poubelles, à la recherche d'on ne sait quoi : arme, vêtements souillés, membres arrachés, cadavre... On a organisé des battues dans la forêt, dragué la rivière, interrogé des dizaines et des dizaines de personnes. Tous les marginaux, chômeurs et propres à rien sont devenus suspects. Dans la confusion inextricable qui a suivi, les versions ont abondé, se sont contredites et évaporées faute de preuves. Les pistes se sont brouillées et n'ont mené nulle part...

Une vieille femme prétendit avoir vu la fille, la nuit où celle-ci disparut : elle était assise sur un banc, l'air complètement sonnée, ses vêtements béaient aux quatre vents que ç'en était indécent... Le temps était frisquet et l'aube commençait à poindre. La vieille allait s'approcher quand un homme jaillit d'un buisson. Et avant que la vieille n'ait eu le temps de faire un geste, la fille se leva et suivit l'inconnu, un homme très grand, vêtu de noir. Ils auraient disparu tous les deux, vers l'est, en direction de la mine abandonnée.

On a scruté ce témoignage à la loupe et cherché des traces aux environs de la mine, un puits à ciel ouvert aux limites de la ville. On n'a rien trouvé. Des spéléologues venus de la Capitale se sont risqués à quelques mètres dans le trou. Mais ils ont dû rebrousser chemin : inondations, dangers d'effondrement et surtout, surtout, pas le moindre indice qui aurait justifié de continuer à chercher par là.

La vieille n'en démordait pas et s'en tenait à sa version des faits. Mais comme elle ne put identifier la « victime » sur une photo, la sauvagesse fut sommée de retourner à la réserve et d'y rester pour ne pas alarmer davantage la population. Et puis, qui pourrait ajouter foi aux racontars d'une vieille sorcière, à moitié soûle les trois quarts du temps, qui invente n'importe quoi pour se rendre intéressante et obtenir un verre de gin ?

Pourtant, j'avais le sentiment que la jeune fille s'était bel et bien aventurée du côté de la mine. Une nuit, je l'ai vue plonger dans le noir du puits, ses vêtements déployés autour d'elle comme les ailes d'un papillon phosphorescent. Le corps heurte une corniche, rebondit comme une poupée de chiffon et poursuit sa course dans le vide. Personne n'a entendu les cris répercutés par les parois, de plus en plus faibles et lointains. Ces cris, je les entends en rêve. Ils brûlent ma poitrine, sans pouvoir jamais s'en échapper.



L'enquête dura quelques mois. Au début, l'atmosphère était au délire. Les écoles fermèrent pendant une semaine. Les parents surveillaient leur progéniture de près, les commerçants laissaient leurs affaires aller à la dérive. Tous ceux qui le pouvaient se mobilisaient pour découvrir Jack l'Éventreur ou devenir les héros extirpant la jeune fille amnésique du fond d'une grange où elle s'était terrée.

Puis les gens se désintéressèrent de l'affaire. On ne s'en était pas rendu compte tout de suite, mais les événements inexplic-

cables avaient pris fin avec la disparition de la jeune fille, comme si cette disparition avait cristallisé et emporté avec elle tout ce qui flottait dans l'air de trouble et d'anormal. La famille éprouvée avait quitté la ville et personne ne se souciait de savoir ce qu'elle était devenue. On eût dit d'ailleurs que tout le monde avait hâte d'oublier cette histoire. Peut-être, inconsciemment, craignait-on qu'à chercher encore, on finirait par réveiller la Force et que les ennuis recommenceraient. Les recherches cessèrent. On conclut à une fugue de la jeune fille. Beaucoup d'éléments ne cadraient pas avec cette hypothèse, mais apparemment tout le monde s'en moquait... Sauf moi qui continuais de questionner à gauche et à droite, glanant des renseignements, essayant de reconstituer le puzzle.

Sondant mes cauchemars, recoupant les informations de l'extérieur et les intuitions qui m'agitaient, j'essayais de crever l'écran opaque qui me masquait la réalité, d'aller au delà des apparences et de comprendre, enfin, de comprendre! Je sentais qu'il me fallait rejoindre la jeune fille où qu'elle soit, ou me laisser rejoindre par elle, car j'avais la conviction inébranlable que nos destins étaient liés.

La poussière n'avait pas fini de retomber sur la disparition de la jeune fille, qu'une nouvelle fièvre s'empara de la ville : boucher à tout prix l'accès à la mine. Il y avait pourtant belle lurette que la ville avait appris à vivre avec ce trou. D'aussi loin que je me souviens, des citoyens avaient talonné régulièrement le maire pour qu'on colmate cette brèche qui pouvait, à tout moment, nous happer des enfants imprudents ou des amoureux en mal d'intimité. Rien n'y faisait : le sujet venait au dernier rang des préoccupations des édiles municipaux, bien après le déneigement et les problèmes d'aqueduc. À peine se sentait-on un peu honteux en regard des autres municipalités, plus écologiques, mieux organisées...

Et voilà que, ce printemps-là, il n'y en avait plus que pour la mine ! Comme s'il fallait, coûte que coûte, aseptiser cette plaie ouverte ! Comme si mystères et maléfices pouvaient jaillir à tout

moment de cette faille maudite ! On menait le dossier avec la volonté évidente d'en finir une fois pour toutes. Les travaux débutèrent très tôt : la fonte des neiges n'était pas terminée et les abords de la mine avaient des allures de marécage. Tout cela allait compliquer les opérations et hausser la facture. Mais même l'opposition se tenait coite. Je ne comprenais plus rien. Je me sentais isolée et misérable. La ville n'était plus qu'un énorme cerveau sans mémoire, téléguidé par quelque puissance occulte. Et j'étais un élément discordant, doutant de plus en plus de ma propre santé mentale.

Heureusement, il y avait l'école, les étudiants, les professeurs. Cela conférait à mon existence une apparence de réalité. Je m'appliquais à ne pas sécher les cours, à rendre mes travaux à temps, à me préparer aux examens. La fin de la session approchait. Dans quelques semaines, tout serait fini : je quitterais cette ville minable et ses esprits obtus pour aller à l'université. Je ferais de brillantes études et je deviendrais une journaliste célèbre. Je devais oublier tout le reste et ne penser qu'à cela. Rien d'autre ne devait compter pour moi. Peut-être étais-je en train de devenir comme les habitants de cette ville ? Cela n'avait pas d'importance. Il serait toujours temps d'y voir clair, plus tard, beaucoup plus tard ! Mes cauchemars avaient cessé. J'écrivis à mes parents pour les prévenir que j'irais passer quelques jours de vacances à la maison.

En pleine accalmie, sans avertissement, tout devait se déglisser à nouveau en moi, autour de moi. Je la vis. Elle n'était pas morte : elle avait réussi à gagner une galerie et rampait, à moitié nue, transie de peur et de froid, à la recherche d'une issue, léchant les parois pour étancher sa soif et tuant des insectes pour se nourrir. Et je m'éveillai en hurlant, grelottant de fièvre sur le plancher de ma chambre, hurlant qu'on me tire de là et qu'on me venge. Cette vision s'empara totalement de mon esprit, me laissant incapable de réfléchir et de faire quoi que ce soit d'autre que de m'enfermer dans ma chambre, en proie à mon obsession. Il me semblait entendre les travaux à la mine,

chaque coup de marteau me murant davantage dans ma prison, chaque tour d'écrou me vissant un peu plus à cette ville dont je ne pourrais plus m'échapper. Puis ce fut la chute dans le vide, le tourbillon dans le trou noir, pendant des mois, des années peut-être...



Le printemps est revenu. Le soleil entre à flots par la fenêtre ouverte. J'entends le cri des enfants qui barbotent dans les rigoles. À l'est de la ville, le gazon reverdit sur ce qui était, autrefois, un trou de mine abandonné. On a installé des tables à pique-nique sur l'emplacement et planté un écriteau relatant l'histoire de la mine. Tout est si paisible. Difficile de croire que les événements que j'ai décrits ont réellement eu lieu. Dans le clapotis tranquille des jours, les mauvais rêves se dissipent et les souvenirs s'effacent... Pourtant, depuis que j'ai cédé à la hantise de tout écrire, je sens quelque chose de terrible rôder autour de moi, quelque chose d'imminent qui pourtant tarde à se produire. Et si j'avais réveillé la Force ? Je la sens, prête à frapper à nouveau. Prendra-t-elle la forme d'une troupe de saltimbanques débarquant sur la place publique pour y jouer son spectacle ? À moins que ce ne soit ce petit visage lisse aux yeux morts qui, dans chaque fleur, dans chaque caillou, dans chaque nuage qui passe, m'appelle en silence au delà du miroir, dans une dimension où plus personne, jamais, ne pourra nous atteindre...



Le manuscrit s'arrêtait là. La jeune femme gisait par terre, les veines ouvertes, baignant dans son sang. Je n'ai pas appelé au secours, je n'ai pas tenté de la ranimer non plus : je savais qu'elle était morte et qu'il n'y avait plus rien à faire. J'ai ramassé le manuscrit et je suis partie. Nul ne sait que je suis descendue dans cette ville ce jour-là et personne ne peut faire de lien entre Judith et moi.

Bien des années ont passé depuis. J'ai égaré le manuscrit, dans des circonstances qui m'ont semblé louches, d'ailleurs. Mais je buvais beaucoup à cette époque et mon imagination a pu me jouer des tours. J'ai reconstitué le texte d'après mes souvenirs. Pour l'essentiel, je jurerais que ma mémoire est fidèle : je les avais tellement lues et relues, ces phrases, à la recherche du fil conducteur, de la clef, de l'explication logique, du mot de passe qui me donneraient accès au sens et me délivreraient de mes angoisses. Mais des détails ont pu m'échapper, des éléments en apparence inoffensifs ; je n'y ai peut-être pas fait attention. C'est ainsi que les choses arrivent : une petite distraction, un moment d'inattention, et un signe passe inaperçu, qui aurait pu dénouer l'ensemble. Alors les pistes se brouillent et on se retrouve dans la vie gros Jean comme devant, sans avoir rien appris, sans avoir rien compris du tout.

Je vois souvent Judith couverte de sang, rampant sur le plancher de sa chambre pour atteindre la porte. Et je m'éveille en bas de mon lit, trempée de sueur et criant vengeance. J'ai tellement froid qu'on dirait que tout mon sang s'est retiré de mes veines... Heureusement, il y a les comédiens, le spectacle, le public nouveau d'un soir à l'autre. C'est quelque chose de tangible à quoi je peux me raccrocher. Dans quelques minutes, nous jouerons dans cette autre ville de province. Déjà, ils se tiennent à l'entrée en petits groupes bavards attendant que les portes s'ouvrent et que le spectacle commence. J'ai peur, tellement peur ! Pour la énième fois, le scénario recommence, une sorte de cérémonie ou de rituel dont le sens m'échappe, m'échappera toujours... Quel rôle devient le mien quand les trois coups me frappent au cœur ? Quel personnage s'empare de moi ? Quel jeu horrible se déroule dans la zone magique dont le souvenir s'éteint avec les projecteurs ? Avec le temps, une fissure s'est ouverte par où la conscience menace de jaillir. Tant de monstres se lèvent en moi, autour de moi ! Ce soir pourrait bien être le dernier soir.